



René Hardy

TAVIBOIS

1951-2009

L'HÉRITAGE
D'ALBERT TESSIER
AUX FILLES DE JÉSUS

Extrait de la publication



SEPTENTRION

TAVIBOIS

1951-2009



L'HÉRITAGE D'ALBERT TESSIER
AUX FILLES DE JÉSUS

DU MÊME AUTEUR

Avec Guy Trépanier et Jacques Belleau. *La Mauricie et les Bois-Francs. Bibliographie, 1760-1975*, Montréal, Boréal Express, 1977, 339 p.

Avec Serge Gagnon. *L'Église et le village au Québec, 1850-1930 : l'enseignement des Cahiers de prônes*, Montréal, Leméac, 1979, 174 p.

Les Zouaves. Une stratégie du clergé québécois au XIX^e siècle, Montréal, Boréal Express, 1980, 312 p.

Avec Normand Séguin. *Forêt et société en Mauricie, 1830-1930*, Montréal, Boréal Express et Musée national de l'Homme, 1984, 224 p.

Avec Normand Séguin, Jean Roy, Alain Gamelin et Guy Toupin. *Trois-Rivières illustrée*, Corporation des fêtes du 350^e anniversaire de Trois-Rivières, 1984, 228 p.

Avec Jean Roy et Nadine-Josette Chaline. *La Normandie et le Québec vus du presbytère*, Presses de l'Université de Rouen et Boréal Express, 1987, 210 p.

Avec Guy Trépanier. *Bibliographie de la Mauricie*, Institut québécois de recherche sur la culture, Document de recherche, 27, 1991, 294 p.

La sidérurgie dans le monde rural. Les hauts fourneaux du Québec au XIX^e siècle, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, 303 p.

Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930, Les Éditions du Boréal, 1999, 284 p.

Avec Normand Séguin. *Histoire de la Mauricie*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Les régions du Québec », 2004, 1139 p.

Avec Normand Séguin. *La Mauricie ; histoire en bref*. Les Presses de l'Université Laval, 2008, 196 p.

René Hardy

TAVIBOIS

1951-2009



L'HÉRITAGE D'ALBERT TESSIER
AUX FILLES DE JÉSUS



SEPTENTRION

Pour effectuer une recherche libre par mot-clé à l'intérieur de cet ouvrage,
rendez-vous sur notre site Internet au www.septentrion.qc.ca

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Chargé de projet: Denis Vaugeois

Révision: Solange Deschênes

Correction d'épreuves: Marie-Michèle Rheault

Mise en pages et maquette de couverture: Folio infographie

Photographie de la couverture: Albert Tessier en août 1973, Yves Tessier

Photographies de la 4^e de couverture: Le lac Léo et le lac Tessier, Yves Tessier; Vue aérienne du lac Tessier, Roger Tessier; Archives Filles de Jésus de Trois-Rivières; Archives Filles de Jésus de Trois-Rivières.

Si vous désirez être tenu au courant des publications
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION
vous pouvez nous écrire par courrier,
par courriel à sept@septentrion.qc.ca,
par télécopieur au 418 527-4978
ou consulter notre catalogue sur Internet:
www.septentrion.qc.ca

© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Québec (Québec)
G1T 1Z3

Dépôt légal:
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2010
ISBN papier: 978-2-89448-621-4
ISBN PDF: 978-2-89664-581-7

Diffusion au Canada:
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Ventes en Europe:
Distribution du Nouveau Monde
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

AVANT-PROPOS

TAVIBOIS, ce nom étrange et pourtant bien connu de la Mauricie, demeure énigmatique malgré plus d'un demi-siècle d'histoire. Né de l'imagination d'Albert Tessier, le nom unit le T de son patronyme à AVI d'Avila Denoncourt et à BOIS de Paul Boivin, les trois amis associés dans la fondation du domaine. Mais pourquoi cette association et que voulaient-ils faire de cette entreprise ?

J'avais d'autres raisons que l'étrangeté de ce nom, la popularité du site ou la notoriété des fondateurs pour accepter de répondre à ces questions en écrivant l'histoire de Tavibois. Dans mon enfance à Saint-Tite, j'ai souvent traversé cet espace forestier en accompagnant mon père à son travail à la pépinière provinciale de Proulx. Il m'initia à la découverte de la beauté de ces paysages où les terres basses et marécageuses, dénudées et riches en minerai de fer, entrecoupaient les boisés de conifères sur les plateaux sablonneux adossés à la forêt mixte du contrefort des Laurentides. Je m'attachai à cette contrée baignée par les rivières Petite Mékinac du Sud et du Nord qui allaient bientôt devenir mon territoire de pêche et de rêveries.

Devenu historien, je consacrai mes premiers travaux à l'histoire des rapports entre l'exploitation de la forêt et la formation de la société mauricienne. Encore là, revenaient à l'avant-scène le territoire de Tavibois et ses environs du contrefort des Laurentides où prenaient leurs sources les rivières sur lesquelles,

au cours des années 1850, les arbres abattus par les bûcherons flottaient dans leur descente vers les scieries de Saint-Stanislas. Cet espace retenait l'attention en tant que première étape dans la progression des entrepreneurs forestiers à l'intérieur du Bouclier laurentien. Plus tard, lorsque j'explorai l'expérience sidérurgique régionale, j'entrai sur le site même de Tavibois (dans les archives, bien sûr) à la recherche des traces de l'implantation, commencée en 1868, du haut fourneau des Forges de Saint-Tite.

C'est dire que le territoire de Tavibois ne m'était pas étranger lorsque j'entrepris d'en faire l'histoire. Et, connaissant l'intérêt d'Albert Tessier pour la sidérurgie régionale, je croyais avoir déjà en tête les réponses à mes questions sur les motifs poursuivis par les fondateurs. Mais comme toujours dans ces cas où la certitude ne repose pas sur la recherche approfondie, les archives me révélèrent une histoire riche d'imprévus. Parmi ceux-ci, la présence des Filles de Jésus dès les premières années de Tavibois jusqu'à aujourd'hui.

Lorsqu'en 1902 les Filles de Jésus furent contraintes par les décrets du ministre Émile Combes de quitter la Bretagne où elles œuvraient déjà comme enseignantes dans les paroisses rurales, elles se mirent à la recherche d'une terre d'accueil. Elles furent reçues à bras ouverts par M^{gr} Cloutier qui songeait alors à fonder une communauté de religieuses pour s'occuper de l'enseignement dans les écoles élémentaires de la ville épiscopale. L'évêque les établit d'abord au manoir de Tonnancour et leur demanda de fonder un noviciat. Dès leur établissement, en 1903, elles furent en nombre suffisant pour se répartir par communautés de trois ou quatre et ouvrir le Jardin de l'enfance à Trois-Rivières, une petite école à Cap-de-la-Madeleine et une demi-douzaine d'autres dans les paroisses rurales. Puis leur noviciat et la poursuite de l'émigration française leur fournirent bientôt les effectifs pour ajouter des écoles dans les paroisses de Trois-Rivières et de plusieurs autres villages de la Mauricie.

Avec son pensionnat réservé aux garçons de 6 à 12 ans, le Jardin de l'enfance a fait la réputation des « petites sœurs françaises » à Trois-Rivières et ailleurs dans la région. Sa popularité en rendit l'accès sélectif et réservé plutôt à la bourgeoisie. L'historien Marcel Trudel, qui n'en était pas, témoigne y avoir vécu « quatre années merveilleuses » où il a dû se dépasser en intelligence et en succès scolaires pour rivaliser avec ses camarades, dont la notoriété des familles attirait plus spontanément l'attention des religieuses françaises, nombreuses encore jusque dans les années 1950.

Alors que le Jardin de l'enfance devenait la voie tracée pour les fils des familles de notables trifluviens vers les études au Séminaire Saint-Joseph, les écoles élémentaires qu'elles tenaient dans presque toutes les paroisses de Trois-Rivières, y compris les quartiers les plus socialement défavorisés, voire marginalisés comme Notre-Dame-de-la-Paix et la mission Sainte-Thérèse, offraient aux filles et garçons des milieux ouvriers un tremplin pour accéder aux études supérieures.

Éducatrices reconnues et appréciées, les Filles de Jésus se firent confier la direction de l'école normale Val-Marie de Cap-de-la-Madeleine, et de l'École ménagère régionale qui deviendra l'Institut familial Val-Marie lorsqu'Albert Tessier aura modernisé ce cours en l'adaptant au milieu urbain. J'ai pensé que c'était là que leurs destins s'étaient croisés pour faire œuvre commune à Tavibois. Mais non, les Filles de Jésus furent aussi hospitalières, chargées de la direction et de la gestion interne de l'Hôpital Cooke où le docteur Avila Denoncourt pratiquait la chirurgie. C'est lui qui amena les hospitalières se reposer à Tavibois et contribua par son initiative à définir une des principales fonctions de ce domaine de villégiature. Elles s'y intéressèrent au point d'en devenir propriétaires et d'accepter de poursuivre l'œuvre amorcée sous la direction d'Albert Tessier.

Ne serait-ce qu'en raison de l'attention médiatique qu'il a suscitée au fil des ans, Tavibois méritait de soulever la curiosité

de l'historien. Et bien davantage la notoriété des trois fondateurs, les marques qu'ils y ont laissées, de même que celles des personnalités qui y ont séjourné, dont Jordi Bonet, l'aménagement original de ce site naturel, la vocation culturelle qu'Albert Tessier y a imprimée, puis sa fonction éducatrice relayée aux Filles de Jésus qui en ont fait un lieu exceptionnel de ressourcement m'ont convaincu de faire partager aux lecteurs cet intérêt personnel pour Tavibois.



Chapitre 1

LE SITE AVANT TAVIBOIS

QU'Y AVAIT-IL À TAVIBOIS avant que les trois fondateurs Paul Boivin, Avila Denoncourt et Albert Tessier se portent acquéreurs du terrain? Cet espace forestier avait-il déjà été occupé ou habité, et dans quelles circonstances? Il importe de répondre à ces questions car tout ce qui a été écrit jusqu'à maintenant sur Tavibois et la zone limitrophe, que ce soit dans les monographies sur Saint-Tite et Hérouxville et même dans les manuscrits et les mémoires d'Albert Tessier, mérite d'être rectifié ou précisé.

LA PRÉSENCE AUTOCHTONE

L'espace occupé par les Canadiens d'origine européenne sur la rive est du Saint-Maurice, au cours des années 1830, ne s'étendait guère au-delà des villages actuels de Saint-Maurice et de Saint-Stanislas. Le nord de ce territoire jusqu'au contrefort des Laurentides était fréquemment traversé par les chasseurs, les commerçants de fourrure et de plus en plus par les bûcherons et les entrepreneurs forestiers. Mais il s'agissait surtout d'un territoire habité par les Amérindiens. De petites communautés autochtones y vivaient dans des camps de fortune dont la permanence ou la durée dépendait des possibilités qu'offraient la

chasse, la pêche, la qualité des sols à cultiver, car plusieurs faisaient aussi un peu de jardinage, et le commerce des fourrures. Toutes les tentatives françaises pour sédentariser les Algonquins avaient échoué. Ils continuaient de se déplacer l'hiver vers leur territoire de chasse, l'été vers leur résidence permanente. Au cours de la décennie 1830-1840, il existe un village algonquin sur les rives de la Batiscan, pas très loin de l'embouchure, et plusieurs familles vivent le long de la rivière des Envies, au nord du lac Kapibouska, aux confluent des deux rivières Petite Mékinac¹. Dans la langue algonquine, mékinac veut dire tortue, kapi, campement et bouska, roseau, jonc. C'est précisément autour de ce lac, peu profond, qui se réduit à des marigots durant les périodes de sécheresse, que naîtra la petite colonie de Saint-Juste-de-Kapibouska qui prendra le nom de Saint-Tite à la fin des années 1850².

L'ACTIVITÉ FORESTIÈRE

Cette zone de l'espace mauricien occupée par les Amérindiens et les traiteurs connaît l'envahissement progressif des commerçants de bois. Depuis le début du XIX^e siècle, la Grande-Bretagne s'est tournée vers sa colonie atlantique pour s'approvisionner en bois d'œuvre, étant empêchée de le faire dans les pays de la Baltique par la France qui impose le blocus continental. Pendant que des entrepreneurs s'engagent dans l'exploitation des pinèdes de l'Outaouais et de celles des seigneuries en bordure du fleuve, des agents des compagnies anglaises parcourent les campagnes

1. René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture et Presses de l'Université Laval, 2004, p. 348.

2. Dans la correspondance de M^{gr} Cooke, le nom de Saint-Juste pour désigner Saint-Tite figure encore en novembre 1857. À notre connaissance, la première mention de Saint-Tite se trouve dans une requête des habitants du lieu adressée à l'évêque le 5 septembre 1858.

du Bas-Canada pour acheter la production des scieries, voire pour acheter les scieries et les emplacements avantageux pour en construire. C'est ainsi que William Price, en 1834, achète une première scierie à Saint-Stanislas. Bientôt, il en possédera trois et, en 1852, fera construire la grande scierie de Saint-Stanislas sur la Batiscan, à la chute à Murphy, du nom de son contremaître³.

Il est possible que, dès les premières décennies du XIX^e siècle, les propriétaires des scieries de Saint-Stanislas envoient leurs bûcherons aussi loin que sur les rives de la rivière des Envies jusqu'au contrefort des Laurentides. Mais le bois ne manque pas à proximité pour répondre à la demande locale et, tant que le marché d'exportation n'exerce pas de pressions, il n'est probablement pas justifié qu'on aille le chercher aussi loin. Les conditions changent lorsque Price acquiert ses scieries; la coupe s'intensifie et le territoire exploité s'étend de plus en plus vers le nord. En peu d'années, la forêt du Bouclier laurentien derrière le lac Kapibouska subit des assauts qui élimineront rapidement ses plus beaux arbres. En 1837, par exemple, Price passe un contrat avec un sous-traitant pour faire couper 800 billots sur les rives de la Petite Mékinac. Dans les mêmes années, il en fait couper des milliers dans les environs du lac à la Tortue et de la rivière des Envies. Puis, en 1846, il pénètre à l'intérieur du Bouclier laurentien par la Towachiche jusqu'au lac Masketsi où ses sous-traitants exécutent des contrats de plusieurs milliers de billots. Il est donc aussi probable que les sources des Petites Mékinac du Nord et du Sud aient connu la même exploitation avant 1850, car, pour faire flotter ces arbres géants, il fallait absolument construire des barrages de retenue des eaux et idéalement aménager la rivière à sa source. C'est ainsi que, dès ces années, les lacs Roberge, source de la Petite Mékinac du Nord, reçurent

3. René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie. La formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*, Montréal, Boréal Express et Musée national de l'Homme, 1984, p. 28.

le nom du sous-traitant François-Xavier Roberge de Saint-Stanislas qui exécuta des contrats de coupe de pin pour le compte de Price⁴. On doit aussi retenir comme hypothèse que le lac Gagnon, source de la Petite Mékinac du Sud qui traverse Tavibois, reçut le nom d'un des premiers entrepreneurs à travailler dans les forêts riveraines de cette rivière avant 1850.

Un autre indice que cette forêt fait déjà l'objet d'activités forestières intensives est sans contredit la rapidité avec laquelle on est parvenu à raréfier la ressource en conifères géants. En une vingtaine d'années, avec des moyens somme toute rudimentaires, on a réduit à très peu ou rien la quantité de grands pins et d'épinettes. Un arpenteur écrit au sujet des versants de la rivière Towachiche, en 1864, qu'« il reste plus de souches de ces bois que d'arbres encore debout ». Un autre témoin, Joseph Trudel de Saint-Tite, entrepreneur en construction routière, explore à l'hiver de 1860 la forêt vers les Piles, sans doute à la recherche du parcours idéal pour y tracer une route, et constate, après avoir traversé la Petite Mékinac du Sud au nord-ouest de Saint-Tite, que son trajet est jonché de troncs d'arbres, et que de toute évidence « la meilleure partie a été exploitée⁵ ».

DES PISTES ET DES CHEMINS

Il n'y a donc pas de doute que la présence humaine se fait de plus en plus forte sur ce territoire à compter des années 1830. Mais comment y circule-t-on ? Cherchons à dater la construction des chemins et d'une voie ferrée, on comprendra mieux la logique des premières occupations.

Au début des années 1850, lorsque le gouvernement décide de lotir la forêt mauricienne en concessions offertes en location par

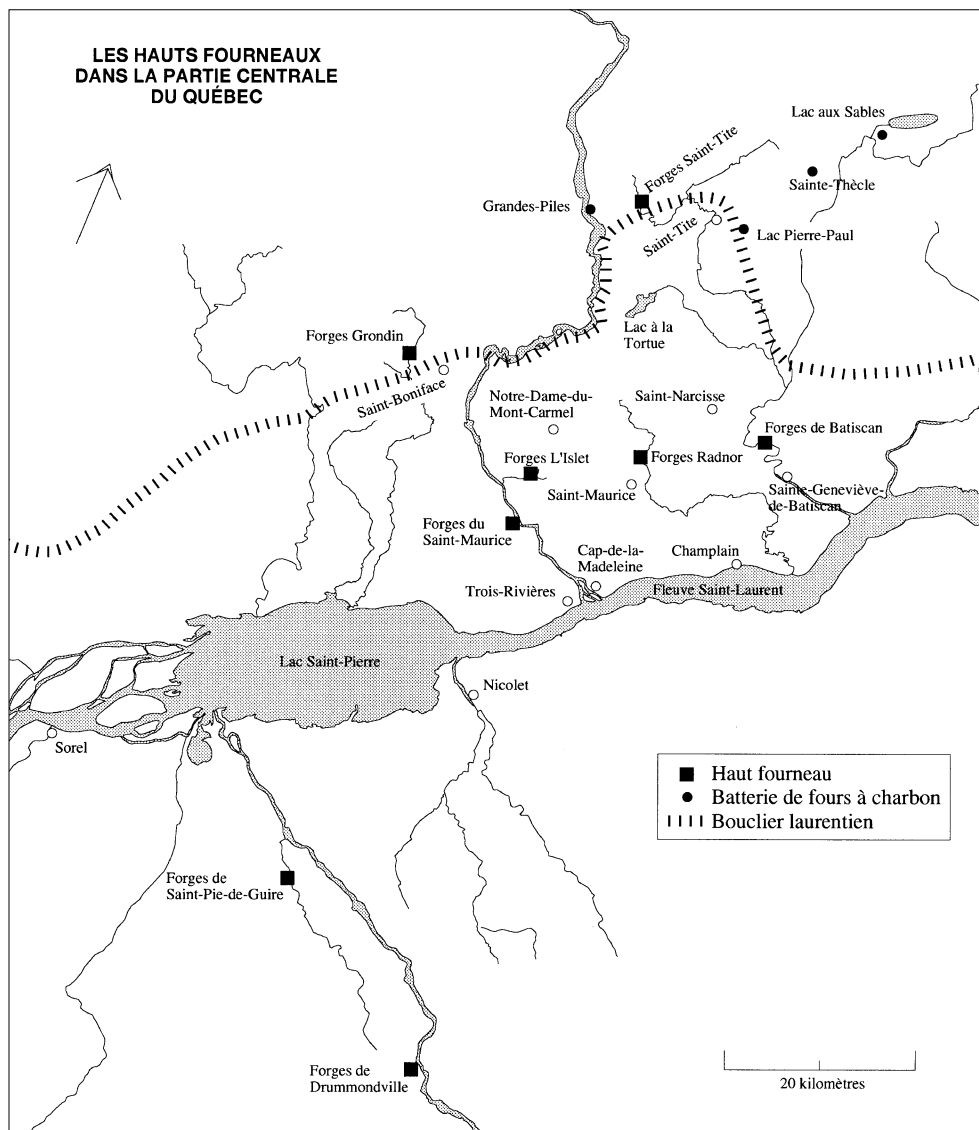
4. *L'itinéraire toponymique de la Mauricie à l'Outaouais*, Études et recherches toponymiques 11, Québec, Commission de toponymie du Québec, 1986, p. 23.

5. R. Hardy et N. Séguin, *Forêt et société...*, p. 79.

enchères publiques aux entrepreneurs, l'activité forestière s'étend rapidement jusque dans le haut Saint-Maurice. Le lieu-dit Grandes-Piles, en raison de sa localisation à la tête des eaux navigables, connaît alors un essor sans précédent. Un village naîtra dont la position stratégique dans les projets d'aménagement du réseau de communication dépend de la nécessité dans laquelle se trouvent les entrepreneurs forestiers de pouvoir y acheminer par voie terrestre le matériel dont ils ont besoin pour aménager leurs activités forestières, car la navigation depuis Trois-Rivières est empêchée par les fréquents rapides et les chutes à la Gabelle, Shawinigan, Grand-Mère, les Petites-Piles et les Grandes-Piles.

Au commencement des communications routières, la route la plus fréquentée emprunte la rive ouest pour atteindre les Piles par Sainte-Flore en 1856. Ce sera le site de la paroisse de Saint-Jean-des-Piles érigée à la fin du siècle. Sur la rive est, le projet de route se double d'un projet de voie ferrée. Un premier tronçon routier relie Trois-Rivières au nord de la paroisse de Saint-Maurice au début des années 1850. Il vise à desservir le haut fourneau des Forges Radnor qu'on s'appête à construire. Puis, on poursuit cette route jusqu'aux Piles qui sont atteints en 1856. Une carte de cette année-là en indique le tracé. Il passe à l'ouest du lac à la Tortue et longe le Saint-Maurice à partir de la chute du lieu-dit Grand-Mère pour atteindre Grandes-Piles après avoir traversé le site de la future pépinière provinciale en un endroit qui sera bientôt désigné Station Proulx.

La vallée du Saint-Laurent connaît alors sa première période de construction ferroviaire. On s'affaire à poursuivre les travaux du Grand Tronc entre Montréal et Rivière-du-Loup, sur la rive sud, alors que plusieurs entrepreneurs rêvent d'avoir accès aux capitaux nécessaires pour doter la rive nord d'un tel service. Parmi eux, Joseph-Édouard Turcotte, entrepreneur trifluvien qui vient d'investir dans le haut fourneau de Radnor, projette de construire une ligne entre Trois-Rivières et les Piles, laquelle



Cette carte présente les hauts fourneaux et les fours de carbonisation. En fait, il existait des fours de carbonisation sur le site des hauts fourneaux depuis les années 1850. Mais ce n'est qu'au cours des années 1890 que des séries de fours de carbonisation sont construits le long du chemin de fer. Sur la rive nord, à l'exception des Forges du Saint-Maurice (1730-1883), les hauts fourneaux ont eu une vie relativement courte : Forges Radnor, 1853-1910, Forges L'Islet, 1856-1878, Forges de Saint-Tite, 1868-1872 et Forges Grondin, 1876-1881 ; sur la rive sud : Forges de Saint-Pie, 1868-1881, Forges de Drummondville ou Grantham, 1880-1911.

desservirait également son entreprise sidérurgique. Mais il échoue dans sa tentative d'obtenir des capitaux à Londres, et le projet ne se réalisera qu'une vingtaine d'années plus tard en 1879.

Par ailleurs, plusieurs des entrepreneurs forestiers actifs dans la forêt mauricienne, dont l'influent George Benson Hall, proviennent de la région de Québec. Ils exercent des pressions soutenues pour que soit raccourci le trajet qui les relie aux Piles. Si le gouvernement consentait à leur demande, cette route devrait passer par Saint-Stanislas et Saint-Tite qui est le trajet le plus court entre Québec et les Piles. Or les pressions en faveur de ce tronçon routier viennent également des habitants des vieilles paroisses qui recherchent des terres pour établir leur progéniture. À défaut d'une route, ils pénètrent dans ces nouveaux territoires en empruntant les pistes et les chemins d'hiver aménagés par les propriétaires des scieries de la Batiscan et de la rivière des Envies qui exploitent la forêt du Bouclier. C'est ainsi que François D'Assise Cossette, en 1833, par ces pistes rudimentaires se rend au lac Kapibouska où il entaille les érables et commence le défrichement du lot sur lequel il emménagera avec sa famille en 1837. C'est le premier habitant de ce qui deviendra Saint-Tite. Après de lents débuts qui portent le nombre d'habitants à seulement 130 en 1849, la population s'enrichit de nouveaux occupants pour atteindre 134 familles et près de 1 000 habitants à son érection officielle en paroisse religieuse et en municipalité en 1863⁶.

Saint-Tite, désigné dans ces années du nom de Lac-à-Cossette ou Saint-Juste-de-Kapibouska, vit principalement de la forêt. Déjà bien arrimée au bassin de la rivière Batiscan, sa population aspire

6. Archives du séminaire de Trois-Rivières (ASTR), Fonds Bordeleau, 1^{er} janvier 1849, p. 21 et 21 décembre 1862; Jean Roy, Daniel Robert et Louise Verreault-Roy, *Les populations municipales et paroissiales de la Mauricie. Dossier statistique, 1850-1971*, Publication du groupe de recherche sur la Mauricie, Cahier n° 3, Université du Québec à Trois-Rivières, 1980, p. 203-204.

également à une liaison efficace avec le Saint-Maurice où se déploient les principales activités forestières. Elle multiplie donc les pressions pour qu'un chemin atteigne les Piles, ce qui sera fait probablement en 1866. Une carte de l'arpenteur Pamphile Du Tremblay en présente le tracé⁷. Il passe sur la rive nord de la Petite Mékinac du Sud, atteint le site des Forges de Saint-Tite, traverse la rivière et se dirige vers Grandes-Piles en bifurquant vers le sud-ouest sur « un sol très rocheux⁸ », selon ce qu'en dit son constructeur, Joseph Trudel de Saint-Tite, qui y travaillait en 1866. Il s'agit manifestement de ce qui est aujourd'hui le chemin des Petites-Forges (ou chemin de la Croix) qui relie Tavibois et Saint-Tite. L'autre section de ce chemin entre les Forges de Saint-Tite et Grandes-Piles sera abandonnée au cours des années 1930. Ce chemin subsiste encore dans les premières décennies du xx^e siècle : une carte produite à partir d'une photo aérienne de 1928 en indique le tracé, précisant qu'il est « peu fréquenté ».

Le deuxième chemin entre Saint-Tite et Grandes-Piles date des mêmes années. Il figure sur une carte de l'arpenteur Hilarion Legendre en 1868. C'est en quelque sorte une ligne presque droite entre l'église de Saint-Tite et le futur rang Saint-Pierre. Il s'agit de l'actuel chemin Périgny. À la hauteur du rang Saint-Pierre, il bifurquait au nord-ouest vers le site des Forges et rejoignait le premier tracé qui conduisait aux Piles. Le tronçon entre Grandes-Piles et le site des Forges traversait les montagnes et présentait des obstacles qui en allongeaient le trajet. Il s'avéra difficile de le corriger sans en changer complètement la direction. La construction du chemin de fer des Piles allait hâter la recherche d'un meilleur tracé, ce qui se réalisera à la fin des années 1870.

7. Pamphile Du Tremblay, *Plan de la seigneurie de Batiscan*, Sainte-Anne-de-la-Pérade, 1872, échelle : 1:23 040.

8. Département de la colonisation. Bureau de l'agriculture et des statistiques, *Rapport sur les chemins de colonisation dans le Bas-Canada pour l'année 1866*, Ottawa, Hunter, Rose & Lemieux, 1867, p. 17. Information tirée de la collection documentaire René-Hardy sur le site <http://Mauricie.cieq.ca>.

CET OUVRAGE EST COMPOSÉ EN MINION PRO CORPS 12
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE
ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER EN JUIN 2010
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE, QUÉBEC
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION